

Celui qui parle de la sorte est le rédacteur en chef d'un journal qui ne peut être accusé d'avoir un parti pris de dénigrement. C'est M. J. Cohen, de la France, officier de la Légion d'honneur. Cette grave sentence lui est inspirée par la comparaison des travaux déjà avancés du Parlement Anglais et des travaux à peine commencés de notre Corps législatif. Nous ne comprenons pas pour notre part l'étonnement de M. Cohen ; il y a bien d'autres différences plus marquées entre les chambres électives des deux pays, et c'est le moindre que cette ordonnance des occupations. Quant au reproche que M. Cohen fait à la France, il est injuste : sans doute il y a des gens qui aiment à perdre leur temps ; ce sont les désœuvrés, les inactifs, qui consomment sans produire et qu'on appelle les parasites de la société. Mais ils sont la minorité. Et le reproche adressé aux députés paraît au moins singulier de la part d'un journal bien pensant. La lenteur des travaux de la Chambre tient-elle aux hommes ou aux institutions ? Ce serait une question à débattre. Toujours est-il qu'avant la discussion sur les affaires d'Italie, il s'est produit hier un petit incident, à propos de la dépêche de M. de Moustier relative à l'entrevue de Salzbourg qui ne figure pas au *Livre jaune*. L'opposition s'est plainte de cette omission, et M. Rouher a répondu que la note avait été publiée par le *Moniteur*. Or, nous nous souvenons avoir lu ce document dans tous les journaux, mais ne l'avons pas vu dans le journal officiel.

On assure que M. de Moustier, délégué par décret pour soutenir devant les chambres les actes du gouvernement, prendra part à la discussion sur la question romaine.

Notre ministre des affaires étrangères vient, dit-on, d'adresser une seconde note circulaire aux puissances pour préciser les bases des délibérations de la future Conférence. C'est peut-être là le point sur lequel on commencera à ne plus s'entendre.

Le *Moniteur* confirme ce matin le rapatriement d'une partie du corps expéditionnaire ; mais on pense que la division du général Dumont restera provisoirement en partie à Civitta-Vecchia, en partie à Rome.

Il y a aujourd'hui séance du Conseil d'Etat pour l'examen du code rural. Le gouvernement saisirait, dit-on, le Corps législatif d'une demande de crédit pour accorder des primes aux importations de blés étrangers. Ce serait un bon moyen de combattre la cherté du pain.

La bourse est meilleure : les cours se maintiennent et la hausse continue sur la cote. L'encaisse de la Banque est encore en augmentation de 12 millions sur la semaine dernière, ce qui n'est pas un bon symptôme de la situation de notre commerce.

Un américain, dit le *Journal de Paris*, vient de déposer chez un notaire 20,000 fr. destinés à l'érection d'un monument à la mémoire des quatre sergents de la Rochelle.

Ce matin a eu lieu l'exécution du boucher Avinain ; malgré le froid, la foule était compacte sur la place de la Roquette et présentait le spectacle d'une hideuse curiosité.

Il résulte d'un tableau communiqué à la Chambre de commerce de Paris et au syndicat des agents de change que la compagnie du canal de Suez, pendant le mois d'octobre a enlevé 1,330,515 mètres cubes de déblais. Trente-deux grandes dragues et 3,000 terrassiers ont été employés à ce travail. Il reste à mettre en ligne 28 dragues de grande puissance qui pour la plupart fonctionneront d'ici à la fin de l'année et qui porteront la production mensuelle des déblais à deux millions de mètres cubes au moins. Il en restera 40 millions à extraire ce qui sera l'affaire de 20 mois à partir du 1^{er} janvier 1868. Les entrepreneurs qui se sont engagés à

livrer le canal à la grande navigation le 1^{er} octobre 1869 sont donc assurés de tenir leur promesse.

CH. CAHOT.

Paris, 29 novembre.

C'est aujourd'hui que s'est ouverte au Sénat la discussion sur la question romaine. M. de Moustier doit porter la parole au nom du gouvernement. M. Rouher se réserve pour le Corps législatif où la lutte sera plus vive et où la question sera traitée au point de vue d'opinions qui ne se trouvent pas représentées, du moins ostensiblement dans le Sénat. C'est, dit-on, sur le désir même de l'Empereur que M. de Moustier s'est résolu à affronter la tribune. Pendant la dernière session, il avait fait une courte apparition dans les deux chambres, mais c'était uniquement pour y lire une communication du gouvernement au sujet de l'affaire du Luxembourg.

Il paraît certain qu'une division française restera à Rome pendant un temps qui n'est pas encore déterminé : ce sera celle du général Dumont, le même qui, il y a quelques mois, était allé passer l'inspection de nos zouaves pontificaux.

La Conférence va se réunir : on suppose que ce sera à Paris ; mais, il nous semble bien difficile qu'elle puisse aboutir à un résultat satisfaisant. Vous vous rappelez que la Conférence de Londres n'eut guère qu'à paraphraser des arrangements sur lesquels toutes les puissances s'étaient d'avance mises d'accord. La tâche des plénipotentiaires se trouve très-difficile ; au contraire, pour la Conférence de Paris ; il n'y aurait pas de programme arrêté d'avance. La réunion aura tout l'air d'un tribunal devant lequel la Papauté et l'Italie plaideront contradictoirement.

Mais il est douteux que ce tribunal rende un jugement, et il est certain qu'une des deux puissances, peut-être même toutes les deux, refuseraient d'y souscrire et l'arrêt ne saurait être exécutoire.

Vous savez que Garibaldi est retourné à Capri. Le *Bulletin international* dit qu'une dépêche envoyée par le gouvernement français à Florence, se plaint de cette mise en liberté. Une nouvelle évacuation peut-être voudrait-il aller réunir quelques débris des bandes et faire dans les Apennins une guerre de partisans. Mais il ne peut sérieusement menacer Rome. Tout au plus sa fuite motiverait-elle le séjour à Civitta-Vecchia d'un détachement français.

L'Indépendance belge nous apporte un renseignement à sensation : à l'en croire, il existerait des documents qui contiendraient d'importantes révélations sur les affaires du Mexique, et M. Thiers, dans la discussion de la semaine prochaine, en ferait usage. Jusqu'à plus ample informé, ce renseignement reste pour nous une énigme.

Ce qui est plus grave, à propos du Mexique, ce serait l'intention du gouvernement belge de renouer des relations diplomatiques avec Juárez.

Comme nouvelle d'Allemagne, il est bon de signaler les conférences militaires de Munich auxquelles vont être représentés les Etats du Sud. C'est un fait qui doit attirer l'attention de la France.

Le *Moniteur* annonce la convocation des électeurs à l'effet de nommer des successeurs à MM. Gouin et Conneau. On dit qu'à Tours ce sera M. Gouin, fils du nouveau sénateur, qui sera recommandé par l'administration.

Le nouveau bureau de la presse, créé au ministère de l'intérieur, est, dit-on, organisé en vue des rapports nouveaux que l'administration aura avec la presse quand le projet de loi en élaboration sera voté. Ce serait tout à fait à tort qu'on aurait prétendu que les fonctions confiées à M. F. Girardeau consisteraient à former et conserver tous les dossiers concernant

ceux qui tiennent une plume. M. Girardeau serait surtout chargé des rapports avec les rédacteurs des journaux, rapports toujours personnels.

Vous pourrez lire dans plusieurs journaux un communiqué déclarant que les conclusions de la consultation de Me Crémieux pour M. Leclanché, arrêté dans le cimetière Montmartre, sont tout à fait erronées. Or, on annonce que M. Jules Favre vient d'adhérer à cette consultation et que beaucoup d'autres avocats en renom vont envoyer leurs adhésions.

Nous croyons que le communiqué est une bonne innovation et quelqu'un a dit qu'il pourrait remplacer toute législation sur la presse. C'est peut-être une exagération. Nous pensons que le communiqué a une force et un poids considérable quand il se borne à relever l'inexactitude des faits, mais qu'il peut perdre une partie de son crédit quand il entre dans une discussion, quand il entre dans une polémique : il faudrait que ses rédacteurs fussent toujours supérieurs par l'intelligence et l'esprit à leurs contradicteurs.

P. S. On dit que l'Angleterre met pour condition à son adhésion à la conférence le rappel de toutes les troupes françaises de l'Etat Romain. Est-ce que l'Angleterre ferait avorter la conférence comme elle a fait avorter le Congrès ?

CH. CAHOT.

CHRONIQUE LOCALE & DÉPARTEMENTALE.

Nous recevons la lettre suivante :

Roubaix, 29 novembre 1867.

Monsieur le Rédacteur,

Je n'ai pas qualité pour discuter la question du libre-échange et de plus, les documents me manqueraient pour le faire d'une façon efficace. Je réserve donc cette question ; mais en présence de l'engourdissement général, je serais heureux si ma modeste plume pouvait tant soit peu contribuer à provoquer des réclamations publiques pour modifier une situation contre laquelle chacun proteste tout bas. En effet, à quoi bon ces plaintes, ces récriminations de chaque jour, de chaque instant ? Que produisent-elles ? Sont-elles sérieuses ?

On en douterait presque en considérant l'attitude réservée et silencieuse que tient l'industrie roubaisienne vis-à-vis du gouvernement. Que craignez-vous pour rester ainsi dans le silence ? Qu'attendez-vous pour élever la voix ? Vous dites que Roubaix a perdu une grande partie de son capital, qu'elle se ruine, qu'il ne se passera pas longtemps avant que le plus grand nombre de ses articles ne soient remplacés à la consommation par la marchandise anglaise, et vous restez impassibles en attendant de céder la place à ces conquérants, chassés jadis, par les armes de notre territoire et qui y rentrent aujourd'hui pour y régner par l'industrie. Vous devez être cependant bien fixés sur les intentions du gouvernement. Le discours du trône n'a pas été chercher dans la pétition d'Amiens les principales raisons du déplorable état de l'industrie française, il l'a au contraire attribué à des causes générales qui devront disparaître, dit-il, à mesure que la confiance renaitra. Pas un mot touchant des études à faire sur les bons ou mauvais résultats produits par le libre-échange qui doit bientôt être accepté ou rejeté d'une façon définitive.

Montrez donc au gouvernement qu'il fait fausse route. Si vous n'élevez pas la

voix, il supposera que vous êtes satisfaits. Dans la plupart des cas, les améliorations ne se font pas, parce que personne n'ose se mettre en avant. Qu'il n'en soit, dans cette circonstance, pas ainsi puisqu'il s'agit d'une question de vie ou de mort pour le commerce. Le Midi, que je connais peu, est, je pense, indifférent dans la question ; mais l'Est, l'Ouest, le Nord de la France, partagent notre malheureuse position. Donnons-leur aussi l'exemple qu'Amiens nous a déjà si noblement montré. Elevons la voix tous ensemble, car nous sommes tous solidaires les uns des autres par les besoins matériels de la vie ; élevons-la dix fois, vingt fois jusqu'à ce que nous soyons parvenus à convaincre. Réunissons-nous pour aviser aux meilleures mesures à prendre, usons en un mot de tous les moyens que nous offre la loi pour nous faire écouter. Usons aussi, de notre Chambre consultative, de nos Conseillers généraux, de nos Députés à l'Assemblée législative qui mieux que personne ont qualité pour défendre devant le pays, nos intérêts auxquels ils sont entièrement dévoués ; ils l'ont souvent prouvé.

Qui empêcherait nos premiers Magistrats de diriger cette manifestation de l'opinion publique afin qu'elle fut faite dignement et utilement ; ne pourraient-ils prier M. Delfosse, qui, parait-il, avait rédigé et remis à l'Empereur, lors de son séjour parmi nous, un rapport remarquable sur la situation de Roubaix, de continuer l'œuvre commencée. Nos Magistrats, en prenant l'initiative, acquiescent des titres à la reconnaissance, non-seulement de nos contrées, mais de la France entière qui nous imiterait, à commencer par les villes qui nous entourent et qui ont malheureusement imité notre regrettable silence.

Enfin, si nos efforts n'étaient pas couronnés de succès, du moins, nous aurions fait notre devoir. Mais il n'en sera pas ainsi. L'Élu de la nation, son Représentant, qu'elle a chargé de la sauvegarde de ses intérêts, vous remerciait d'avoir été des premiers à lui indiquer une cause de ruine pour le pays, et réparerait le mal.

Voilà, Monsieur le Rédacteur, les considérations que je désirerais soumettre à la publicité, par l'insertion de ma lettre dans votre honorable journal, dont tout le monde se plaît à reconnaître la parfaite indépendance et le dévouement aux intérêts du pays.

Recevez, Monsieur le Rédacteur, l'assurance de ma considération distinguée,
Votre abonné.

Un de nos rédacteurs, d'après des renseignements qu'il a, depuis lors, reconnus inexactes, avait dit dans une réunion publique, que les poursuites dirigées récemment contre le *Journal de Roubaix*, l'avaient été avec le consentement de M. Descat, Maire de cette ville.

M. le Maire a bien voulu nous déclarer, et nous croyons devoir constater, qu'il n'a appris que par la voie du journal les poursuites exercées contre nous ; il n'a donc pas eu à intervenir.

Mgr Desprez, archevêque de Toulouse, a donné la confirmation dimanche en l'église Notre-Dame, son ancienne paroisse, et le lundi en l'église Notre-Dame de Tourcoing.

Avant de retourner dans son diocèse,

Mgr de Toulouse est allé visiter les travaux de la nouvelle église d'Ostricourt, son lieu de naissance.

Sa Grandeur a passé quelques heures le mercredi soir, à Douai, au collège St-Jean.

Dans sa séance de jeudi, le Corps législatif a reçu communication d'un projet de loi tendant à autoriser la ville de Tourcoing à contracter un emprunt.

AVIS AUX CONTRIBUABLES.

L'autorité a l'honneur de porter à la connaissance du public que le contrôleur des contributions directes, chargé de l'établissement du rôle des patentes de 1868, se trouvera à la mairie tous les samedis jusqu'au 4 janvier inclusivement, à l'effet de recevoir les contribuables qui auraient des observations ou réclamations à faire. Ce délai expiré, les réclamations ne pourront être admises.

L'autre soir, un jeune homme en état d'ivresse suivait avec force zigzags la rue des fabricants.

La gaité n'est pas toujours le partage des disciples de Bacchus ; le nôtre pleurait à chaudes larmes et poussait des sanglots qui eussent attendu plusieurs recors.

Son chapeau défoncé, ses habits en lambeaux et couverts de boue

Semblerait se conformer à sa triste pensée.

Les passants s'arrêtaient quelques instants pour regarder le jeune homme et s'éloignaient en riant de cette douleur d'ivrogne.

Un monsieur fort bien mis, plus comptant que les autres, s'approcha du pauvre diable et une conversation des plus pittoresques, mais qu'il serait inutile de rapporter ici, s'engagea entre eux. Enfin, après un quart d'heure d'explications, il fut convenu que le monsieur reconduirait l'ivrogne chez lui.

Que se passa-t-il alors ? L'histoire ne le dit pas. Mais le lendemain les premiers ouvriers qui se rendaient au travail trouvèrent le jeune homme dormant du sommeil du juste dans une fosse derrière le Trichon.

En reprenant ses sens, il s'aperçut de la disparition de son porte-monnaie, dont son obligé : compagnon de la veille l'avait sans doute débarrassé.

Heureusement, le porte-monnaie ne contenait que quelques centimes.

VILLE DE ROUBAIX.

COURS PUBLIC DE CHIMIE.

Lundi 2 décembre, à 8 h. 1/4 du soir.

DU PAIN (suite).

Pétrins et fours des boulangers. Action du sel dans le pain. Rendement de la farine en pain. Cuisson. Quantité d'eau qui doit renfermer le pain de bonne qualité. Comparaison entre le pain-bis bien cuit et rassis, le pain peu cuit, frais et chaud, et le pain alléré et moisi. Pains de luxe : pain de gruon, pain à café, pain mollet, pain à soupe, pain regence, pain viennois. Pain de mûttillon. Pain Mégo-Morès. Disposition intérieure des différentes parties d'un grain de blé. Comment on obtient le pain bis avec de la farine de très-bonne qualité et le pain blanc ou le première qualité avec la partie la moins nutritive du grain.

Recette. — Faire le pain sans levain de très-bonne qualité avec une économie de 10 qf.

COURS PUBLIC DE PHYSIQUE.

Mercredi 4 décembre à 8 h. 1/4 du soir.

Boussole marine. Aiguille des boussoles. Usage et origine de la boussole. Déclinaison en différents lieux. Lignes isogoniques. Lignes sans déclinaison. Méridiens ma-

de l'espace ; car Georges n'osait pas demander davantage : ce n'était plus l'entrepreneur sous-préfet de M... ou l'audacieux attaché d'ambassade.

Il aimait véritablement, et se sentait timide et désarmé en face de ce nouvel amour, si différent des autres.

Ce long regard qu'on voulait bien lui donner, et qui chaque jour se faisait plus bienveillant sous l'ombre mystérieuse de grands cils noirs, lui semblait la plus précieuse faveur, puisque hier encore il n'eût pas osé l'espérer.

Il y avait désormais entr'eux deux toute une conversation muette à l'aide de ces regards échangés. Montrun, lui aussi, aimait ces chères fleurs, prétexte facile d'entrevues qu'il n'était plus seul à désirer.

Mais l'homme est-il jamais content ?

Quelques jours après la scène que nous venons de raconter dans le chapitre précédent, Montrun était assis dans son salon, auprès de la cheminée où, pour combattre l'humidité d'une soirée pluvieuse, le prudent Dubois avait allumé du feu.

La tristesse d'un ciel gris, nuageux, avait déteint sur le visage de Georges ; ses yeux, voilés d'ennui, n'avaient qu'un regard distrait pour les pauvres fleurs d'en face qui livraient de temps en temps à la violence du vent quelques feuilles arrachées.

Rien qu'à le voir, on sentait la tourmente en lui comme au dehors.

Un rien devait suffire en ce moment pour faire renaitre le germe mal étouffé de son ancienne monomanie ; évidemment il y songeait, et Louise n'était pas là pour chasser, sous l'éclair de son jeune sourire, ces ténébres envahissantes. Sa pensée travaillait ; comme au ciel, on voyait sur son front s'amoncèler les nuages qui dénotaient l'orage intérieur.

Un pas discret se fit entendre, amorti par l'épaisseur des tapis.

Dubois ne se doutait guère qu'il apportait à son maître l'étincelle qui devait rallumer le feu couvant sous la cendre.

« Qu'est-ce ? » dit le jeune homme.

Il prit des mains du serviteur le journal que celui-ci lui tendait. Ayant brisé la bande protectrice, il le parcourut d'un regard distrait d'abord, et puis soudain ses yeux se firent aigus sous leur paupière agrandie, puis encore il prit le journal dans sa main crispée, et le jeta tout froissé dans les flammes qui n'en laissèrent bientôt qu'un atome noir.

« Lui aussi ! murmura-t-il d'un ton jaloux. Eh bien ! oui, continua-t-il en se retournant vers Dubois qui le n'interrogeait pas ; lui aussi, le dernier de tous pourtant, là-bas, à Sainte-Berthe. Qu'a-t-il fait pour cela ? »

Dubois tremblait déjà de comprendre.

« Lui ! lui ! de Berfanges, chevalier de la Légion d'honneur !... »

— Ah ! mon Dieu ! c'est donc vrai ?... »

— Quoi ? »

— Vous y pensez encore ? »

— Oui, j'y pense, j'y pense toujours, c'est plus fort que moi ; j'ai lutté cependant, mais je suis vaincu ! »

Et l'on pouvait lire sur ses traits abattus qu'il disait la vérité.

« Monsieur Georges, dit Dubois, espérant encore, par une heureuse diversion, enrayer les progrès du mal, voyez là-bas, derrière ces rideaux, cette lampe qui brille ; en regardant bien, vous dont les yeux sont jeunes, vous-pouvez distinguer près d'elle une tête charmante, penchée sur un ouvrage, et qui pense à vous peut-être. »

— Mais tu ne sais donc pas que c'est pour elle que je la veux maintenant, qu'il m'en faut ! Tu l'as vue, Dubois, tu sais combien elle est belle ; l'ai-je dit que je l'aime et qu'un jour, bientôt, je veux le lui dire à elle-même ? Mais elle est au-dessus des autres femmes, il me faut mériter son amour en échange du mien. Comprends-tu ? »

Dubois ne comprenait qu'une chose, vraiment, c'était que l'atout qu'il avait cru mettre dans son jeu se trouvait, par le fait d'une bizarrerie inexplicable, passer aux mains de l'adversaire.

« Je ne sais, ajouta-t-il toutefois, pour l'acquiescer de sa conscience, mais je crois qu'elle vous aimerait tout aussi bien sans cela. »

Montrun était déjà retombé dans sa rêverie.

Elle devint chaque jour, dès lors, plus profonde et plus sombre ; c'est à peine si, chaque matin, le gracieux visage de Louise, s'encadrant au travers de ses fleurs, parvenait à l'en tirer pour quelques instants. Mais, dès que la chère vision s'était évanouie dans un dernier sourire, elle revenait plus intense que jamais.

Comme autrefois, il se reprit à passer des journées entières loin de chez lui, errant au hasard et peuplant sa solitude des bizarres chimères d'un cerveau malade.

Un soir, cette marche sans but l'avait conduit sur les quais, près du pont de l'Alma ; accoudé au parapet, il regardait couler la Seine, où se reflétaient les réverbères voisins.

Les passants devenaient de plus en plus rares ; la nuit s'était faite. Lumide et froide ; il ne la sentait pas.

« L'eau semble couler plus sombre ce soir, lui souffla la folle du logis ; le vent qui ride en passant sa surface, apporte à mon oreille des échos plaintifs. Est-ce la voix de ses nombreuses victimes ?... Je lui en souhaite une nouvelle pour pouvoir

la lui arracher. Mais dépore-t-on seulement ceux qui exposent leur vie pour sauver celle de leurs semblables ?... »

Il y a d'étranges coïncidences. Montrun avait à peine formulé ce vœu dans sa pensée, qu'il vit soudain se détacher du pont de l'Alma une ombre s'élançant vers les flots.

L'ombre était bien terrestre, car il entendit presque aussitôt le bruit d'un corps tombant à l'eau. Courir, s'élançant à son tour, et disparaître dans le mouvant sillon creusé par l'océan, fut pour Georges l'affaire d'un même instant.

Élevé vivement se tête au-dessus des flots, de ses regards ardents il cherche l'inconnu ; l'obscurité l'environne. Il appelle, mais sa voix n'éveille aucun écho, il désespère déjà, quand il aperçoit tout à coup, à vingt pas devant lui et traversant le rayon lumineux qu'un bec de gaz projette sur la Seine, quelque chose qu'en traîne le courant ; ses efforts redoublent, il voit désormais, les ténébres reculent devant l'effort de son regard ; l'espace fulgures sous ses élan pressés et vigoureux ; il s'approche, il arrive, et sa main frémissante touche enfin le but tant désiré.

RAYMOND DE MARIENY.

(La suite au prochain numéro.)